

M. de Montmagny donna la liberté aux chefagniers qu'il renvoyait dans son pays, mais sans escorte, de peur de trahison de la part des Iroquois. Bientôt arriva au fort Richelieu un des plus grands chefs iroquois, Kiatsaton; il était accompagné de deux guerriers et de Guillaume Couture. Kiatsaton venait remercier les Français de la liberté donnée au chef iroquois, remettre Couture à M. de Montmagny et traiter de la paix. On lui donna une chaloupe, avec laquelle il se rendit à Trois-Rivières.

Couture se rendit au rivage en canot et Kiatsaton harangua les Français du haut de la chaloupe: il était venu, dit-il, pour faire lui-même le soleil, pour aplanir la terre, enterrer la hache de guerre et rendre tous les hommes frères. Kiatsaton fut admiré de tous pour son intelligence et son savoir-vivre.

M. de Montmagny monta à Trois-Rivières avec le Père Vimont pour traiter avec Kiatsaton. Une tente fut dressée, M. de Montmagny, de Champflour et le Père Vimont prirent siège sur une estrade, ayant autour d'eux les chefs des diverses nations et des officiers français.

Kiatsaton ouvrit la séance; il portait une foule de colliers, dont son discours était l'explication. Il y avait un collier relatif à la liberté de Couture; dans la partie de son discours qui avait trait à ce collier, il regretta qu'on eût renvoyé seul le chef, son frère, et dans une pantomime parfaite il représentait les fatigues et les dangers qu'il avait courus seul dans les rapides, dans les portages, sur les lacs, dans les bois. Faisant contraster sa conduite à l'égard de Couture, avec celle de M. de Montmagny qui avait renvoyé le chef agnier seul, il dit:

« Je ne lui ai pas voulu dire (à Couture), lorsque nous étions dans notre pays:—Va-t'en, mon neveu; prends un canot et retourne à Québec! Mon esprit n'aurait point été en repos; j'aurais toujours pensé et repensé à part, moi:—ne s'est-il pas perdu? En vérité je n'aurais point eu d'esprit si j'eusse procédé de la sorte. Celui que vous avez renvoyé a eu toutes les peines du monde en son voyage. Encore si vous l'eussiez aidé à passer les sauts et les mauvais chemins, le reste eût été supportable. Si au moins, en vous arrêtant et pétulant, vous l'eussiez regardé de loin et conduit de la vue, cela nous aurait consolés; mais je ne sais où étaient vos pensées de renvoyer un homme seul parmi tant de dangers. Je n'ai pas fait de même au regard de Couture; je lui ai dit: allons, mon neveu, suis-moi; je te veux rendre en ton pays au péril de ma vie. »

Kiatsaton en présentant un collier relatif aux Algonquins, laissait voir que la paix était difficile entre eux et sa nation:

« J'ai passé, dit-il, auprès des lieux où les Algonquins nous ont maltraités et massacrés au printemps dernier, dans le combat où vos deux prisonniers ont été pris. J'ai passé vite, ne voulant pas voir le sang de mes gens répandu, ni leurs corps encore sur la place; mais j'ai détourné ma vue de peur d'irriter ma colère. »—Ici Kiatsaton frappait la terre du pied, puis penchant la tête il semblait écouter avant de continuer.—« J'ai ouï la voix de mes ancêtres massacrés par les Algonquins, lesquels voyant que mon cœur est encore capable de se venger, m'ont crié d'une voix amoureuse: Mon petit fils, assieds-toi et n'entre point en fureur; ne pense plus à nous, puisqu'il n'y a plus moyen de nous retirer de la mort; pense plutôt aux vivants, cela est d'importance, et tire-les du glaive et du feu qui peuvent les faire venir ou nous sommes. Un homme vivant vaut mieux que plusieurs morts. »—Ayant entendu cette voix j'ai passé outre et m'en suis venu jusqu'à vous, pour délivrer celui que vous tenez encore. »

Le premier jour des négociations, on n'entendit que le discours de Kiatsaton, ainsi le voulait la diplomatie sauvage: il fallait réfléchir quelques jours avant de répondre à une proposition de cette importance.

Pendant les deux jours d'intervalle, entre la séance de ces premières ouvertures et la séance suivante, Kiatsaton avait tâché d'engager secrètement M. de Montmagny à laisser les Algonquins en dehors du traité; mais M. de Montmagny avait dit que jamais les Français n'abandonneraient les Algonquins devenus chrétiens et que, quant aux autres, il était difficile de les mettre à part, bien qu'on ne leur dût rien.

Couture fut l'interprète de M. de Montmagny; il y eut des fêtes et bientôt les ambassadeurs iroquois partirent pour aller faire ratifier le traité général de paix par la nation iroquoise. Couture retourna avec Kiatsaton; le voyage ne fut pas long, et, au retour, la paix fut conclue; c'était en septembre 1645. Cette paix, paraît-il, était peu sincère de la part des Iroquois, comme on en verra bientôt la preuve.

Cette même année, la Compagnie de la Nouvelle-France fit une espèce d'arrangement avec les habitants du pays par rapport à la traite. La Compagnie céda le droit de traiter aux habitants, qui s'organisèrent à cet effet en une société dans laquelle tous les co-

lons avaient le droit d'entrer. Cette société s'engageait à payer à la Compagnie une rente annuelle de 1,000 peaux de castor, à fournir une certaine somme pour le soutien de l'Hôtel-Dieu, des Ursulines et des Pères Jésuites; les colons en outre devaient réparer et entretenir les forts.

La société des habitants élit des directeurs; mais cette organisation ne dura pas longtemps avant de créer des jalousies et d'amener la discorde parmi les colons: on soupçonna les directeurs de partialité, et bientôt commencèrent des difficultés qui ne furent pas de suite applanies.

(A continuer.)

EDUCATION.

Conseils aux Instituteurs.

XXIV.

DERNIER CONSEIL.

J'ajouterai, en finissant, un dernier conseil sur les moyens de conserver, au milieu des ennuis de votre profession, le calme de l'âme, et, par conséquent, le bonheur.

Implorez tous les matins les secours de la divine miséricorde; demandez-vous tous les soirs à vous-même un compte rigoureux de votre journée; n'omettez jamais l'accomplissement de ce double devoir.

Tous les matins aussi, avant de commencer votre journée, dites-vous: « C'est avec des enfants que je vais être en rapport, c'est-à-dire avec des êtres naturellement légers, insoucients, indociles, disposés à l'ingratitude et au mensonge. » Si vous êtes bien pénétré de cette pensée, leurs défauts ne vous causeront aucun étonnement, leurs mensonges même et leur ingratitude ne produiront en vous aucun trouble; vous vous occuperez avec calme de les instruire et de les corriger; vous ne vous irriterez pas, vous ne vous découragerez pas.

De même, dans vos rapports avec les parents, dites-vous bien: « Les personnes à qui j'ai affaire sont peu éclairées; leur amour-propre les dispose trop facilement à la prévention et à l'injustice: ce sont des gens qui me payent, ou pour qui l'on me paye, et qui croient qu'à ce titre on ne me doit de reconnaissance qu'autant qu'on le veut bien. » Grâce à ces réflexions, vous supporterez avec patience leurs caprices. En résistant à des demandes inconvenantes ou injustes, vous conserverez toute la tranquillité de votre âme. Si vos services sont méconnus, vous ne vous étonnerez pas, vous ne vous plaindrez pas. Vous direz: « J'aimerais mieux que les choses fussent autrement; mais il est tout simple qu'elles soient ainsi. »

Vous mettez en Dieu votre confiance, et Dieu vous donnera de la force. Un homme célèbre, Winckelman, qui a été quelque temps maître d'école, et pour qui cette profession fut hérissée d'épines, se disait à lui-même, dans ses plus rudes épreuves, pour calmer son âme agitée: « Paix, mon cœur! ta force est encore plus grande que tes maux. »

Enfin, je présente à votre imitation le portrait de l'homme digne d'élever la jeunesse. C'est dans les collèges que j'en ai trouvé le modèle; mais la plupart des traits qui le caractérisent peuvent encore honorer un enseignement plus modeste:

« Sans s'élever à la sublimité de la tendresse paternelle, un maître peut du moins en approcher.

« Par une illusion qu'explique cette tendresse même, il croit voir ses enfants dans ses élèves. Passionné pour leurs progrès, malheureux de leurs défauts, heureux de leurs succès et de leurs vertus, il éprouve et des joies et des peines qui ressemblent à celles d'un père.

« Quel que soit le nombre de ses élèves, chacun d'eux est aussi précieux pour lui que s'il était seul. Sa tendresse inquiète ne cesse d'interroger le passé, de surveiller le pré-